

WILFRIED N'SONDÉ

Berlinoise

roman

ACTES SUD

*Viens on va s'aimer,
Se tordre se retourner,
Comme au rêve d'hier, encore se caresser!*

*Des myriades de plages, d'étoiles de lumière,
Tant et tant de rivières roulant sous les paupières,
Des couronnes de rires, des hymnes des chansons,
Regarde, regarde-moi, ma tendre déraison.*

*Viens on va s'aimer,
Se mordre se purifier,
Et s'entendre courir, jamais plus s'arrêter!*

*Des essaims de pétales jalonnent la piste
Des larmes de joie pour unique sueur,
S'en remettre à l'étoile, oublier les heures,
Que la magie s'abatte et son règne persiste*

*Viens on peut s'aimer,
Se tordre se retourner,
Plonger au rêve d'hier, à l'incroyable croire...*

SARTRE, WILFRIED, PARACLET,
JACKSIMON N'SONDÉ, janvier 1990

*En souvenir de Marcel, d'Urbain, d'Anicet
et de Willy...*

À Pauline.

Je vous souhaite d'être follement aimée.

ANDRÉ BRETON

J'ai rencontré Maya le 30 décembre 1989. Pascal et moi étions arrivés à la gare de Berlin Zoologischer Garten le matin même, la mine pâteuse, le cerveau encore embrumé par des effluves d'alcool, survoltés malgré la fatigue après une courte nuit passée dans le train en compagnie d'autres touristes impatients de participer à la fête. Les bouteilles de bière, de vin et de mousseux avaient circulé entre les compartiments et les wagons dès la frontière belge. Nous avions communiqué car nous croyions tous à l'illusion d'un rendez-vous du monde entier sur la scène de l'Histoire. Berlin l'exubérante ressuscitait, elle portait des habits d'apparat, une sorte de carnaval improvisé au rythme cacophonique des masses et des maillets contre le béton, la liesse et une réelle insouciance partout dans les artères de la ville en pleine effervescence, dans les bars et les cafés, un bouillonnement, une excitation juvénile dans l'atmosphère. Nous nous sommes tout naturellement mêlés à l'allégresse générale, pourquoi ne pas arracher quelques morceaux de ciment graffités à emporter comme autant de trophées pour dire fièrement, plus tard, que nous avons été de la partie.

Des passants agacés par le tumulte nous ont conseillé de suivre le bruit des chocs d'acier sur la pierre,

que l'on distinguait au loin. Nous nous sommes approchés de l'attroupement dans les environs du no man's land qu'était encore la Potsdamer Platz.

Pascal s'est tout de suite fondu dans l'ambiance, il a sorti un marteau de son sac à dos et a commencé à frapper. Je préférais d'abord regarder autour de moi, la scène avait quelque chose d'irréel, des femmes et des hommes hilares cognaient avec violence leurs pioches et leurs pieux pour détacher des pans entiers de béton, certains s'étaient hissés en haut du mur, ils s'y donnaient l'accolade ou tendaient les bras à d'autres qui montaient.

Je l'ai aperçue qui descendait et se dirigeait d'un pas pressé et fier vers l'emplacement que nous avions choisi pour la casse. Mon regard a accompagné la silhouette de Maya qui s'approchait de nous, j'étais captivé par sa démarche souple et conquérante. Son manteau gris ouvert sur un pull en laine mauve à col roulé dévoilait de longues jambes enserrées dans un pantalon noir près du corps et des bottes de cuir. En passant près de moi sans me voir, elle a enroulé son écharpe autour de son cou et effleuré mes habits. J'aurais aimé qu'elle s'arrête mais elle a poursuivi son chemin vers Pascal à qui elle a tendu un outil plus grand qu'elle avait dans sa poche. Ils ont échangé quelques mots puis elle s'est retournée. Maya était là, à deux mètres de moi. Malgré la pénombre, j'ai tout de suite remarqué la peau brune de son beau visage, l'arc-en-ciel singulier de ses iris, plus haut ses sourcils fournis épousant harmonieusement la courbe de ses arcades. Ses traits épais, bien dessinés, sa bouche magnifique et sensuelle dotée d'une lèvre supérieure au tracé minutieux en forme de cœur évasé en son sommet, en dessous la chair pleine retroussée vers le bas, une invitation.

J'ai perçu un étonnement, un trouble dans son attitude alors que je la dévisageais, son regard s'est attardé sur moi quelques fractions de seconde. Je me délectais à distance, sans feinte ni calcul, un reste de bienséance m'empêchait de faire deux pas vers elle, de poser mes doigts autour de sa taille et de lui faire l'offrande d'un long baiser feutré. Elle a retrouvé un peu de contenance en s'adressant à Pascal pour vérifier si son nouveau marteau lui convenait mieux, puis je crois qu'elle a voulu savoir pourquoi je me tenais là à ne rien faire, avant que nous échangeions un sourire, des bribes de phrases, des banalités. Quand elle a compris que j'étais fraîchement arrivé dans la ville, Maya s'est proposée de me servir de guide et s'est mis en tête de me détailler la situation.

Elle n'en revenait pas de vivre ces moments exceptionnels, elle le disait en secouant la tête de droite à gauche. Elle venait de Thuringe en RDA et s'était installée à Berlin-Ouest en novembre juste après l'ouverture de la frontière. Elle n'avait eu que quelques jours pour réinventer sa vie, passer d'un monde à un autre en enjambant le mur, alors elle revenait sur les ruines pour replonger dans l'ambiance de la révolution pacifique. Maya voulait me convaincre que le présent avait définitivement réussi à se défaire du passé et que, des débris grisâtres amoncelés çà et là dans la poussière autour d'elle, surgirait le plus beau des avenir.

Elle m'a emmené faire les cent pas le long du rempart percé par endroits. Mon cœur battait très fort. J'aimais déjà sa présence à mes côtés, le son de sa voix, le débit de ses paroles. Quand nos regards se croisaient, je frissonnais, une agréable décharge électrique, des picotements dans la région du ventre, elle souriait, timide, un peu gênée.

Dans la cohue, nous déambulions côte à côte aux sons des gobelets de vin mousseux qui se choquaient dans la bonne humeur, nous avons trinqué nous aussi au bonheur et à la liberté pour tous au milieu des chants, des rires et des danses. Je remarquais quand même les coups d'œil furtifs, curieux, parfois embarrassés, de ceux qui se découvraient après des décennies de fantasmes. La langue était la même, les accents différents, tout comme les styles vestimentaires.

Nous avons retrouvé Pascal qui prenait de plus en plus de plaisir à la démolition, je me réjouissais de le voir s'amuser, sortir enfin de sa réserve. Maya et moi nous sommes assis sur un amas de gravats, elle a ouvert ses bras de toute leur largeur, elle inspirait et expirait très fort, une méditation dans le vacarme ambiant. Des lumières dansaient dans l'eau de ses yeux vairons, l'un entre gris et bleu, la nuit brouillait ma vue, l'autre, tons noisette sur le blanc, un kaléidoscope inédit qui lui donnait un air félin, un sortilège doux et puissant à la fois souligné par le noir intense au centre des orbites et, disséminées un peu partout sur ses iris, de minuscules pépites jaunes, très vives. Maya mystère me fascinait.

Elle a accepté un autre verre qu'un inconnu lui proposait en me demandant de m'approcher afin que je puisse mieux l'entendre. Mon oreille touchait presque sa bouche. Pour elle, la nouveauté signifiait surtout la fin des contorsions quotidiennes d'une vie dédoublée, d'une part la sienne, la vraie, de l'autre une façade pour déjouer la surveillance du système de la démocratie populaire, car l'horreur avait été d'imaginer, à tort ou à raison, qu'un de ses amis

de longue date ou un membre de sa famille proche aurait pu être celui qui la dénoncerait aux autorités pour avoir osé émettre un avis critique à la pensée unique. Elle s'est interrompue un instant, m'a fixé pour me parler d'Iéna, sa ville natale qui, elle en était certaine, redeviendrait celle qu'aimaient tant Goethe le romantique et Schiller l'ennemi des tyrans, délaissés mais jamais oubliés. Ils retrouveraient bientôt leur juste place par-dessus les fresques ternes et austères du réalisme socialiste.

Je restais concentré, Maya s'enflammait. À l'organisation efficace et pratique qu'elle avait toujours connue, elle voulait substituer le règne de l'excentricité, de la fantaisie et du raffinement, car elle s'était débarrassée du poids de la suspicion tous azimuts depuis un peu plus d'un mois seulement et apprenait à exister dans l'espace public sans craintes ni angoisses, ses pensées libérées de leur étiau de peur, tête haute, poitrine bombée. Rire, chanter, hurler si elle en éprouvait le désir. Maya identifia de l'approbation sur mon visage, je buvais ses paroles habité par une forte envie de me blottir contre elle. J'ai cru qu'elle allait m'embrasser mais elle s'est levée, s'est mise à tourner sur elle-même et ne s'arrêtait plus, une danse comme un hymne. Autour de nous des hourras et des applaudissements. Maya revint à moi, les pupilles dilatées, exaltée, une joie presque enfantine, heureuse de partager son bonheur, de pouvoir mettre des visages sur celles et ceux qu'hier encore elle devinait de l'autre côté, derrière les aboiements inquiétants des chiens de garde patrouillant la nuit le long des barbelés.

Elle me souhaita de ne jamais me retrouver face aux expressions froides et impassibles des douaniers

qui contrôlaient minutieusement les personnes aux check-points. Maya, débarrassée de cette terrible sensation d'enfermement dans son propre pays, heureuse de ne plus être une insulaire involontaire à l'horizon obstrué de miradors et de sentinelles déterminées, prêtes à mettre en joue. Je réalisai que la femme que je venais de rencontrer naissait d'une lente gestation.

Maya suivait le fil de sa pensée, elle voulait que je me rende compte de l'extraordinaire mouvement, que je comprenne sa fierté d'avoir participé depuis le mois d'octobre à l'enchaînement des événements. La contestation, diffuse au début, s'était transformée en lame de fond, l'entraînant elle aussi dans l'avalanche. D'abord des chuchotements, des paroles dans les églises, des discussions dans la rue, les écoles, puis les marches, épaule contre épaule. L'hésitation de part et d'autre, la police déboussolée incapable de donner l'assaut. Maya, un peu mal à l'aise, tremblante mais décidée au milieu de la foule qui après quatre décennies de soumission et de fatalisme se découvrait la force d'écrire son destin en bousculant l'ordre établi.

Les minutes défilaient, l'heure de se séparer approchait dangereusement, j'appréhendais que cet élan puisse s'arrêter si brusquement. Heureusement, Maya m'a proposé de nous retrouver le lendemain. Nous avons décidé sur un coup de tête de fêter le Nouvel An ensemble, elle a griffonné le nom de la station de métro Kottbusser Tor sur un bout de papier déchiré qui, depuis ce jour, ne m'a plus jamais quitté.